

Confettis d'empire

Motif 7

Face au mur. D'abord un amoncellement, un déballage au sortir d'un navire au retour, le tas brunâtre, sombre, duquel s'échappaient des plumes, des graines, des pollens, un amalgame de résidus enchevêtrés, poussières, le monticule hérissé, débris, une accumulation primordiale ou même primitive, un mont originel proliférant de bribes, de filaments s'échappant vers le ciel, concrétion, un étagement d'alvéoles où venaient se coller, s'agréger une à une, à l'image de ces squelettes calcaires sur la grande barrière de corail, anémones, oursins, étoiles de mer, toutes les pièces ici rapportées, empilées, savamment ordonnées suivant une symétrie pyramidale, l'amoncellement autrefois débarqué par la *Niña* sur le quai, le trésor, la masse informe, venues d'ici ou là, prélevées dans la proximité mais de préférence dans les lointains pour se rassembler dans cet assemblage, la collection des 212 numéros d'inventaire du mur de l'atelier du poète André Breton qui oscillait doucement sur son axe, la colonne formée par le clownesque profil de haricot bleu à l'orbite démesurée, au nez retroussé, rehaussé de vermillon et d'un éclat de jaune cadmium, tableau de l'artiste Joan Miró tout simplement intitulé *Tête*, au-dessus d'une *Nature morte aux cerises* de Henri Rousseau dit le Douanier, et pile au centre, le portrait photographique d'Élisa, sa dernière femme, tandis qu'au-dessous se tenait la *Boule suspendue* du sculpteur Alberto Giacometti, laquelle imprimait à cet ensemble d'apparence hétéroclite, désormais protégé au titre d'œuvre d'art de musée, un doux mouvement de bascule, à la manière d'un pendule ou d'un balancier de

métronome, la collection du poète parti à la conquête de son continent intérieur en posant la question :

— Qui suis-je ?

La collection autrefois vivante, se recomposant sans cesse, un objet-ci, un objet-là, à l'unisson des événements internes et externes qui saisissaient son corps de poète, le rassemblement maintenant figé des 212 objets de rencontre rapportés de ses vertigineuses descentes en lui-même, tirés du mâchefer comme les verroteries qui apprivoisaient naguère encore certaines peuplades, issus de dons, de captures, d'échanges, ou bien élus et confectionnés de la main même du poète, incorporés tout au long de sa trajectoire, formant désormais son trophée au sein duquel se répondaient, traçaient entre eux de multiples lignes de force, les tableaux aux noms d'auteurs scintillant eux aussi comme des perles de verre, Hans Arp, Pablo Picasso ou Vassili Kandinsky, et parmi lesquels se distinguaient quelques fétiches bien placés dans l'épopée de la modernité telle cette *Boîte en valise* de Marcel Duchamp ou bien *Le Double Monde* appelé aussi *LHOOQ* (*little house of our queen*) de Francis Picabia, des produits autrefois dits de la nature, parfois interprétés telle cette racine de mandragore jouant le drame d'Énée s'enfuyant de Troie, emportant son père sur son dos, ces pierres d'agate belles comme la planète Jupiter au fond du ciel ou ce cristal de roche en matériau de construction d'une maison toute de verre, ces papillons peints de poudre colorée, ces scarabées aux carapaces moirées, ces oiseaux phosphorescents, un *Souvenir du paradis terrestre*, œuvres aussi de la folie, œuvres dites autrefois d'art populaire ou objets magiques, objets enfin classés par les savants suivant leurs origines géographiques et ethniques, dits autrefois primitifs ou sauvages, s'invitant-là, pile où se réinventait sous l'égide du chef des jeunes gens rebelles une nouvelle intériorité tournée vers demain qui annexait à l'échelle planétaire les *tiki* dodus d'Océanie, les crânes ouvragés de la vallée du Sepik, les masques des tribus nord-américaines, les souvenirs des civilisations précolom-

biennes, tous ces débris des anciens mondes désormais arrimés par un mouvement de retour au monde nouveau, au bel aujourd'hui tel qu'en donnait une manière de carte intérieure, bien qu'en soit absente la totalité du continent africain, la cristallisation du mur de l'atelier d'André Breton désormais exposé au cœur de la ville-capitale, au cinquième étage du Centre Georges-Pompidou, et face auquel étaient invitées à stationner les foules adorantes du culte des monuments modernes.

Car, pour construire pièce à pièce une collecte de soi-même toute tournée vers l'avenir en annonce du temps désormais présent, où les familles plus ou moins recomposées regardaient tout cela avec un œil de commisération mêlée de répugnance, comme le capitaine du brick l'*Argus* recueillant les survivants du radeau de la *Méduse*, les multiples échos que traçaient entre elles les prises assemblées sur le mur d'André Breton ne s'enchaînaient pas moins dans l'aventure qui de siècle en siècle avait poussé à rapporter ceci ou cela du bout du monde, à rassembler des œuvres d'art, des monstres, des objets lointains et autres cailloux remarquables au sein de cabinets dits de curiosité, un coin de galerie dans une demeure aristocratique ou l'annexe d'une salle du trésor dans une église, en préfiguration du grand classement, du grand partage, du basculement du tissage bigarré de la merveille sous l'espèce des infinies légendes de l'analogie vers les secs tableaux ordonnés de la nature, suivant une combinatoire qui portait toujours, au cinquième étage du musée d'art moderne, la résonance des panoplies de sagaies, de masses d'armes et de boomerangs, des faisceaux de flèches, d'arcs et de carquois artistement arrangés, au centre desquels grimaçait un masque bariolé auréolé de fibres de raphia ou de plumes aux couleurs criardes, et d'effrayants alignements de têtes surmodelées aux coquillages enfoncés dans les narines, qui se déployaient naguère encore aux murs des musées d'ethnographie.

Car, pour faire ce saut dans l'inconnu sans limite en quête du continent intérieur et, à la pointe de la découverte, en capter les traces à rap-

porter à l'atelier le long du mur, la collection des indicateurs à même de relancer infiniment la recherche n'en partageait pas moins avec les sciences dites de la nature d'une part et humaines d'autre part, leur appétit, cette propension à capturer et dévorer les êtres de rencontre pour se fortifier soi-même, non plus certes en alignant tous les objets du monde venus des trois règnes sous l'angle froid de la connaissance, un à un, mais en assimilant aussi des ferments d'identité autres dans l'attente de façonner un devenir soi-même régénéré à la mastication de cette altérité.

Car encore, pour provenir du poète qui entendait ne laisser derrière lui que le souvenir d'une chanson de guetteur, une de ces chansons qui venait aux lèvres nues du chasseur esquimau surveillant l'apparition du phoque venu respirer par le trou creusé dans la glace, dans l'attente magnifique de ce qui arrivait, n'arrivait pas, là où l'ombre et la proie se fondaient dans un éclair unique, les 212 objets érigés en un mur de collection artistique étaient tous, un à un, issus de la circulation de main en main sous l'espèce de la transmission des ancêtres, de la prédation des voisins dans la chasse aux têtes, du don ou de l'échange marchand ou non, les 212 pièces toutes extraites de leurs modes de relations originels pour voyager du paquetage du tirailleur à la malle du missionnaire, du salon du médecin broussard à la boutique d'antiquaire et finir par s'intégrer sous le statut d'un objet sacré de musée, inaliénable, échappant désormais aux avatars de la circulation de main en main, inclus au réservoir de forces constitutif de l'être collectif aux trois couleurs qui emportait avec lui dans sa course le tambour hopi, le masque de Nouvelle-Guinée et la statue anthropomorphe de Teotihuacán, tel Énée ses pénates en même temps que le vieil Anchise sur fond de Troie en flammes.

Car, aussi furieusement s'érigait-t-on contre son époque, comme disaient justement ces familles honnies on n'échappait pas à son temps, ni aux longues explications sur les sacrifices humains, aux cris des goélands égarés qui parvenaient de peuples outragés, aux pères explorateurs, aux frères navigateurs, à l'affiche de réclame pour le *Tour du monde en*

quatre-vingts jours, aux regards de tous ceux qui étaient revenus, leurs yeux enrichis par la peur du tapir, leurs voix altérées du cri du chacal, ni aux bâtisseurs d'opéras construits en pleine jungle avec les bénéfiques de la récolte du caoutchouc, accompagnés de missionnaires qui avaient depuis longtemps oublié leur langue maternelle, aux fils partis, les pères se réjouissant intérieurement des possibilités de carrière offertes, les mères pleurant, les petites sœurs espérant à leur retour le cadeau d'un collier de perles de verre, tous ces équipages partis sur le dos des quatre océans à la poursuite de la Toison d'or, chantant à pleins poumons la devise planétaire de la compagnie de navigation Hamburg – Amerika Linie dite Hapag, *Mein Feld ist die Welt*, inscrite au dos du jeu de cartes que le poète interrogeait dans *L'Amour fou*, tout à fait hors des règles quoique selon un code personnel invariable et assez précis, pour deviner la venue ou non de l'invisible objet de son désir tandis qu'ils filaient, les équipages, toutes voiles déployées, vers de nouveaux âges d'or, des pays de cocagne aux noms chargés de voyelles, telle cette Orotava, où délaissant les jardins de pierres précieuses de Moctésuma, tournant le dos à la Grèce fatiguée et prenant son envol vers cet énigmatique *là-haut cône*, le poète xénophile abordait l'île de Pâques escorté de ses hommes-oiseaux.

Car au commencement de toute cette aventure était sans doute la tempête, la vraie, celle qui emportait les vaisseaux poussés par le vent de l'attente à la recherche du continent au-delà, englouti, Atlantide, non plus la mer étale d'un soir d'été depuis la terrasse du Grand-Hôtel de Balbec, les mouettes dans le ciel, ou bien le calme lagon avec pirogue et palmiers cadrés par une carte postale, mais celle qui poussait Jason à la conquête, au loin ce Vineland en promesse de paradis terrestre, où coulait un vin frais, où les femmes étaient douces, cet El Dorado, cette toison, la tempête qui avait englouti Jonas dans le ventre du monstre marin, celle qui avait surpris Ulysse débarquant, où déjà ? saisissant l'*Odyssee*, feuilletant impatientement la table des matières, les index, le texte lui-

même, l'historien jugea plus efficace de taper Ulysse + tempête dans le moteur de recherche :

*Zeus foudroya tous les impies et détruisit les navires dans une **tempête**.
Seul Ulysse fut épargné et réussit à s'échouer sur un radeau de planches
dans une*

*Ayant repris sa route maritime, Ulysse affronta une **tempête** au large
du cap Malée et fut jeté vers le pays des Lotophages (mangeurs de Lotus),
sans doute en*

*Ulysse, poursuivi par la haine de Poséidon depuis qu'il a crevé l'œil de
son fils Polyphème, doit affronter une terrible **tempête***

au commencement était donc la tempête, celle qui avait surpris Énée, fait siffler à ses oreilles le souffle strident d'Aquilon qui frappait sa voile, les flots se soulevant jusqu'aux astres, les rames se brisant, son vaisseau roulant sur lui-même, la mer s'amoncelant en montagnes écumeuses, des grappes de marins projetés au sommet, d'autres s'enfonçant dans les gouffres, trois navires contre les rochers noirs, à fleur d'eau, éventrés, fracas, trois autres brisés contre une barrière de sable, encore un autre percuté par une lame de fond, son pilote vacillant précipité la tête en avant dans l'abîme tandis que le tourbillon absorbait l'embarcation après quelques tours sur elle-même, le grand bouillon, ici et là quelques naufragés accrochés aux débris, jusqu'à ce que le front calme de Neptune n'émerge de la mer, chasse les vents indisciplinés et dépose les restes de la flotille sur cette plage où, dans le repos d'un repas de gibier, les équipages rescapés s'endormant dans la chaleur du feu, Vénus venant consoler Énée par l'annonce de la vaine gloire à venir, ne lui glisse le nom de Jules César dont le pouvoir devait atteindre l'océan et la renommée les étoiles, celle qui avait assailli la barque de Dante Alighieri conduit par son maître Virgile sur le marais infernal alors que les damnés, verdâtres, sortant des flots, plantaient leurs crocs aux plats bords, jusqu'à son dernier voyage

vers le paradis à bord de sa petite nave, son navire dont les flancs chantonnaient, glougloutaient, s'éloignant, Dante Alighieri, sur cette mer encore jamais parcourue, jusqu'à l'étoile finale,

celle aussi qui au retour de Cathay avait submergé le navire du poète portugais Camões, à l'embouchure de ce fleuve maître des eaux, Mékong, au ciel lourd de nuages, qui roulait comme le tonnerre, le poète domptant sous lui les hautes vagues, chevauchant leur dos, repoussant leurs attaques, affrontant l'énorme masse liquide qui s'enflait, sa tête hors des flots en colère, nageant d'un seul bras et de l'autre tenant contre son sein le chant détrempe de l'épopée,

celle qui, dans l'aura du nom Virginie avait jeté une compagnie d'acteurs en costume sur la plage, entre Ariel et Caliban, O brave new world, entre féerie et traité de sciences politiques, une île où tout recommencer, le commerce, la justice, le travail, les inégalités, les écritures notariales et même l'écriture tout court, les frontières et même l'agriculture, les industries, les armes, tout cela oublié pour la communauté des biens, la bonté, la paix et l'abondance dans le sein de la nature, un nouvel âge d'or, le poète cette fois réincarné en vieux magicien brisant sa baguette magique, la jetant sur la scène et lançant son livre à la mer, elle-même faite de papier froissé, tandis que les passagers de l'aventure n'avaient de cesse, eux, que de décrocher la lune,

celle qui plus tard avait jeté le naufragé solitaire, nu ou presque, Robinson, sur son île déserte, l'île du Désespoir, la plage de sable blanc bordée d'arbres touffus,

celle qui avait englouti le *Saint-Géran* au retour de Virginie vers Paul qui l'attendait sur l'île aux pamplemousses, la jeune fille s'avancant à la proue du navire dressé contre les rochers, bras tendus en avant, spectre pâle enlevé aux cieus et cloué là-haut sous la forme d'une étoile,

celle qui avait assailli le *Pequod*, au nom de tribu indienne exterminée, dans sa course vers la baleine blanche, un doublon d'or espagnol d'une valeur de seize dollars cloué au mât,

celle qui et encore celle qui, et même, se disait l'historien, pour finir, ces tempêtes qui parsemaient les petites chroniques de l'affreux de Meudon, écrivant dans la pièce du haut, un perroquet sur l'épaule, les hallucinées traversées sur les quatre océans.

À commencer par cet Amiral s'avançant, un jour, deux jours, trois jours, à tâtons, cherchant sa voie, guettant les oiseaux, le ciel et l'eau, les trois caravelles aux voiles immaculées frappées de la croix rouge s'avançant, l'Amiral encourageant les hommes, promesses, terres, femmes, richesses, à la queue leu leu la *Niña*, la *Pinta* et la *Santa Maria*, telles qu'elles s'étaient gravées sur la rétine dans le souvenir des vignettes du manuel, l'Amiral à la proue dans sa pelisse brune à col fourrure, son chapeau à la mode italienne, à son cou une lourde médaille jaune d'or, les haubans grossièrement figurés, les voiles carrées généreusement gonflées, les nuages suggérés par quelques courbes bleu pâle, ici et là une mouette de convention virevoltant, dessinée par deux traits circonflexes, l'œil de l'Amiral sur sa boussole, tendu lui vers les Indes, les équipages tendus vers la terre :

— J'espère que le Très Haut, qui tient en ses mains toutes victoires, très bientôt nous donnera terre !

Après qu'ils eurent croisé maints vols de pétrels ainsi qu'un rameau d'épines chargé de ses fruits, retentit le cri redoublé : Terre ! Terre ! les marins des trois navires se jetant à genoux, entonnant le *Gloria in excelsis Deo*. Et voici ce que la chronique rapportait de cet événement à partir duquel l'avant se sépara de l'après : entre la frange de forêt verdoyante d'où s'envolèrent des perroquets multicolores et la bande bleue de la mer dans les profondeurs de laquelle s'agitaient les divinités entre les bancs de coraux, sur la plage immaculée de sable scintillant surgirent les natifs, nus, les bras chargés d'eau douce et de fruits inconnus :

— Venez voir ceux qui viennent du ciel, apportez-leur à manger et à boire.

Voyant ces gens nus, l'Amiral se rendit à terre, débarqua sur la plage bordée d'arbres très verts et chargés de fruits, l'île de Guanahani dépourvue d'animaux hormis les perroquets multicolores, déploya la bannière royale, appela ses deux capitaines et le notaire pour qu'ils lui rendent témoignage de ce que, lui, devant tous, prenait possession de ladite île par proclamation, au nom du roi et de la reine, Ferdinand et Isabelle, puis il distribua aux natifs accourus-là des perles de verre jaunes et vertes, des grelots et des bagues de laiton, les natifs tous bien faits, certains le corps ou le visage peint, ignorant le fer, l'élevage, la monnaie et l'écriture, donnant aussitôt et avec joie tout ce qu'ils possédaient, que c'était merveille, et propres à être commandés, les natifs, à travailler, à semer, à bâtir des villes, à aller vêtus et à prendre les coutumes chrétiennes, à se convertir à la loi du Seigneur qu'ils attendaient sans même le savoir, car tout ce qu'on pourrait leur ordonner, ils le feraient sans discuter.

L'Amiral s'avançant d'île en île dans le tremblé de son nom, Cristoforo Colombo, Colomo, Colom, Christo Ferens, Cristobal Colon, El Almirante, Christophe Colomb comme il s'appelait au-delà des Pyrénées, reniflant l'or, de quoi reconquérir le tombeau du Christ dans les trois années, guettant les signes, démontrant que la zone torride était respirable, allant et baptisant tout... San Salvador... Santa Maria de la Conception... Fernandina... Isabella... Juana... Hispaniola... La Trinidad... recouvrant de noms à lui les anciens noms qu'il ne cherchait même pas à connaître, répétant inlassablement la même cérémonie de prise de possession, l'étendard planté sur la plage, le notaire apprêtant son écritoire, le prêtre disant la messe, le sable immaculé buvant pour la première fois quelques gouttes du vin de la vigne débordées du calice levé et alors la messe se retournant en son contraire, le désastre meurtrier, les marins et soldats ivres se jetant sur les femmes, lâchant les chiens sur les

hommes qui s'enfuyaient et les passant au fil de l'épée, en faisant des esclaves et violant leurs épouses et leurs filles tandis qu'eux grattaient la terre à la recherche de l'or sous les coups de fouet, l'Amiral allant et érigant partout de hautes croix, à la recherche du paradis terrestre, frôlant le continent bientôt nommé du prénom de son rival, Amérique, devant le grand fleuve Orénoque, en quête aussi des cyclopes, des hommes à tête de chien, pourvus d'une queue, et de cette île aux femmes, ces amazones bientôt chantées en vers désinvoltes par l'ethnologue des tristes tropiques, apparues à son esprit dans le rythme incantatoire de la marche sous la voûte d'aquarium de la forêt :

*Amazone, chère amazone
Vous qui n'avez pas de sein droit
Vous nous en racontez de bonnes
Mais vos chemins sont trop étroits*

La découverte de l'Amérique. Non pas l'une de ces visions idylliques peintes ou gravées par les artistes d'autrefois, peuplées de grasses divinités marines couvertes d'étoffes légères et de colliers de perles, de dieux marins aux corps hérissés de coraux, de chasseurs, un arc à la main, enturbannés, un perroquet à l'épaule, sur fond de scènes de pêche miraculeuse, d'indiens nus, athlétiques et joyeux, lançant leurs filets depuis leurs pirogues, mais un monumental tableau funèbre, martial, à la pureté trouble, infernale, une promesse de catastrophe, une colère de Dieu figurée dans la sublimité paranoïaque du chiffre douze, peint par Salvador Dali, devenu Avida Dollars suivant l'anagramme construit par son ex-ami, André Breton, *La Découverte de l'Amérique* : sur l'axe vertical s'avancait la proue sombre de la nef qui touchait terre, la caravelle sombre, aux voiles non pas immaculées mais au contraire frappées de croix rouges dégouttant d'un sang délavé, abondant une terre sombre sur laquelle se projetait l'ombre de ce porteur de Christ, une terre sur laquelle était posé, toujours dans l'axe de ce très haut tableau conservé à Saint-Petersburg, en

Floride (États-Unis), un objet sphérique, énigmatique, une boule criblée de cratères, bosselée, rappelant une météorite, l'un de ces objets pierreux ou ferreux qui venaient frapper la planète Terre, le porteur de Christ, Christo Ferens comme il aimait à signer, sous les traits d'un jeune homme, son corps blanc athlétique à la tignasse noire s'apprêtant à poser le pied droit sur le continent nouveau, tirant la lourde nef par un bout qu'il tenait de la main gauche, la droite soutenant une immense bannière sur laquelle se détachait la figure de la Vierge en prière, auréolée, le regard au ciel, extatique, sulpicienne, enveloppée dans un drapé immaculé qui dégringolait jusqu'au sol en une longue traîne bleu pâle s'engouffrant sous le manteau sombre d'un moine en prière, le corps du religieux entièrement caché par le manteau, le visage encapuchonné, seules émergeant de cette masse sombre les deux mains blanches en prière, tenant un énorme crucifix qui bénissait la terre nouvelle, brave new world, le porteur de Christ se dédoublant, se fragmentant dans un paysage blafard de mer et de ciel mêlés, hérissé de très hautes croix ou halberdes ou lances ou hampes de drapeaux, derrière lesquelles se profilait la rémanence de la crucifixion, comme prise dans la trame d'une image télévisuelle, l'immense tableau kitsch et funèbre (410 × 284 cm) peint par le fils du notaire de Figueras, l'année même où s'était élancé pour une rotation de plusieurs semaines autour de la planète avant de se perdre, cette petite boule métallique aux antennes tirées en arrière, au nom de bande dessinée, *Sputnik*, émettant son bip-bip à la grande fierté des Terriens.

Ainsi l'homme avec son grand h reprenait alors la route des Indes, la quête d'El Dorado, se libérant de la planète Terre dans un crachement de flammes, un envol d'oiseaux effrayés, à une vitesse d'environ 40 000 kilomètres par heure, la Terre alors devenue un point dans l'immensité du ciel comme l'avait prédit l'Amiral, s'avançant dans la nuit étoilée à bord de vaisseaux qui suivaient une série de mouvements simples, limités au nombre de six parmi lesquels le roulis et le tangage, démontrant que l'apesanteur était supportable, l'astronaute à son hublot avançant dans de

nouveaux paysages de féerie et récitant lui aussi des passages de la Bible, posant lui aussi le pied sur des sols vierges, se livrant à de nouvelles prises de possession, érigeant sur la Lune la bannière aux rayures piquetée de cinquante étoiles, tout cela sous l'œil des notaires de l'espace, car l'annexion des planètes débuta au moment pile où s'achevait l'aventure, alors que les navires rentraient au port, leurs ponts chargés de guerriers défaits, amers, et de civils rageurs, désespérés, leur maigre bagage à la main et l'aigreur au fond du cœur, c'est exactement à ce moment-là que s'élevèrent à partir du centre d'essais d'engins spatiaux de Colomb-Béchar, en bordure du Sahara, sur le plateau de Hammaguir autrefois annexé par le colonel Lyauty, que s'élevèrent dans l'immensité céleste les fusées-sondes tricolores, les premiers vaisseaux de l'espace en quête de nouveaux ailleurs, errant, toujours errant dans les tempêtes du ciel à la rencontre de tout.

Tout cela avait commencé se disait l'historien, esquissant une nouvelle intrigue, par les orages d'acier qui s'étaient abattus sur la vieille Europe quand elle eut achevé de se partager la planète, en un combat où les sacrifices humains s'étaient comptés par centaines, par milliers, par centaines de milliers, par millions, par dizaines de millions, dans le fracas du canon les cadavres quotidiennement entortillés dans les barbelés, barbouillés de gaz moutarde, grillés au lance-flamme ou le ventre ouvert par les premières grenades, les grands festins de boucherie, ce fut à ce moment-là que dans l'œil du cyclone, certains revenus de la guerre au bord de la schizophrénie, d'autres s'en étant échappés en catimini, sautèrent sur la scène du Cabaret Voltaire, à Zurich, le premier d'entre eux Hugo Ball l'inclassable qui, moyennant trente centimes, à moins qu'il ne payât rien car pour les artistes c'était gratuit, grimpa un jour au premier étage d'un débit de bière voir la femme tatouée, dans les notes d'une cithare, monté jouir d'un plaisir qualifié de primitif au spectacle de la femme dénudant ses seins, ses bras, ses cuisses dessinés de portraits de musiciens et d'écrivains sertis dans des médaillons tels des saints moyen-

âgeux dans leur mandorle au flanc des églises de campagne, et il recon-
nut aussi des nénuphars, des guirlandes de fleurs, encore d'autres entre-
lacs végétaux, la femme se retournant et exhibant un grand papillon d'un
beau bleu velouté dont les ailes se déployaient sur les globes de ses gigan-
tesques fesses. Puis il alla voir aussi, exhibée à titre de curiosité, cette
grosse femme à la peau noire appelée Ranovalla, une caricature de la reine
de Madagascar que son imprésario italien montrait là, au cœur de
l'Europe naufragée, dans une auberge, pour elle-même, pour l'étrangeté
de sa peau noire et de son doux visage de guenon mélancolique, à ce
spectacle l'inventeur de Dada exposant en fantasme une jeune Suisseuse
bien en chair à la curiosité d'un village du Congo. Mais pourquoi du
Congo ? Il recueillit aussi le récit de ce Daniello qui jadis avait joué dans
un cirque de Berlin le rôle d'un guerrier herero, galopant sur un cheval
et sautant sur un blanc qu'il devait poignarder. Venu là, dans le Zurich
du désastre où se concentraient toute sorte d'espions, d'enfants perdus
des nations en guerre, de candidats à la révolution universelle, ils célé-
brèrent tout à la fois une bouffonnerie, un immense éclat de rire et une
messe noire à laquelle ils convoquèrent les voix sauvages sur lesquelles
planait l'ombre lumineuse d'Arthur Rimbaud, son *Livre nègre* inachevé
à la main. *Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême,
s'habiller, travailler.* Alors sauta sur la scène du Cabaret Voltaire le Neger
Dichter frappant son tambour afin de faire rentrer la littérature sous
terre, le dérisoire choc des percussions contre le fracas des canons,
Richard Huelsenbeck qui proféra ses *Chants nègres I et II* ponctués du cri
Oumba oumba. Il advint ce jour-là, dans l'œil du cyclone de la guerre
devenu épïcentre de l'avant-garde que les peuples annexés de la planète
s'invitèrent sous l'apparence de lointains échos déformés au cœur de la
révolte qui agitait alors les hommes d'Europe contre eux-mêmes, les
chants, les tatouages, les danses, les statues et les masques, enrôlés de
force dans les combats intellectuels, artistiques et politiques d'Europe
tandis que se battaient au même moment, entre la Somme et Verdun,

couverts de leur capote bleu horizon maculée de boue et de sang, les soldats des compagnies de tirailleurs dits sénégalais.

Puis, ce fut Hugo Ball lui-même qui apparut sur la scène, engoncé dans un costume en tubes de carton rigide, une carapace sous laquelle il fit l'expérience, ainsi qu'il le rapporta lui-même, de la poésie enfin sans mot, le bouquet de phrases enfin irréfutables surgies dans la levée des inhibitions, des couches primitives enfouies sous la logique et les lois de l'État, comme un nouveau continent qui vient d'être découvert dans la transe chamanique ou bien épiscopale, tandis que sa voix abreuvée à la source de l'origine s'élevait dans l'air du cabaret saturé de fumée :

gadjji beri bimba

glandridi lauli louni cadori

gadjama bim beri glassala

glandridi glassala tuffon i zimbrabim

glassa glassala tuffon i zimbrabim

c'est à ce moment-là que le poète Tristan Tzara vint lui aussi pousser sa *Chanson du cacadou* de la tribu Aranda puisée à la bibliothèque cantonale de Zurich où il consulta, lors de quelques séances studieuses, les transcriptions de chants, mythes, poèmes ou légendes, tous termes approximatifs et inadéquats à désigner ces enchaînements de sons et de sens ici séparés de leurs cérémonies d'initiation, de mariage ou de deuil, activités de pêche ou de chasse, portage, halage, tatouage, échanges de biens et de personnes, célébrations d'un personnage remarquable, départs en voyage ou autres, enregistrés sous le glissement de la plume tenue par un missionnaire, un anthropologue ou bien un jeune professeur de lettres sur un carnet de notes, chez les Arandas déjà cités, Ewés, Batoutos, Kingas, Loritjas, Ba-kongos, tous noms propres mêlant des groupes disparates aussi bien d'Afrique que d'Australie, des noms qui résonnaient comme une promesse, leurs chants consignés dans de sérieux ouvrages et revues dont les titres glorifiaient l'homme avec son grand h : « Lieder und

Gesange der Ewhe Neger (Gè-Dialekt) », *Anthropos*, Fn. Witte, vol. I, n° 1 à 4, p. 208 ; *Die Aranda und Loritja Stamme in zentral Australien*, Carl Strehlow, vol. III, 2^e partie, p. 55-56 ; *Les Hai-teny merinas, poésies populaires malgaches*, Jean Paulhan, éd. Paul Geuthner ; le poète Tristan Tzara donnant la main à son frère naïf et bon et rieur, cherchant à travers la forêt des signes imprimés le point où les forces accumulées laissaient jaillir le sens formulé, le rayonnement invisible de la substance, le jeune poète recopiant patiemment sous la lampe de verre de la bibliothèque :

Ga dye zo ma tu gbede ! Mi doun gatuto l'anyigba dyi ! Mi da 'ye de ! Akuesihu : Mi da 'ye de le pe kea-me dyroae ! Ga keme Akuesihu le do de a, azewo be : Ela ku ! Kotsokotso mu wuna Aklasuwo ! Aklasu nto be : l'lameru enyi ! Wo be : tekploha mu Kplona agutome wo ! Ela n'anyi le pe kea-me dyroae !

alors qu'au même moment, un peu plus loin, accoudé à une autre table sous une autre lampe de verre, un autre lecteur creusait quant à lui la voie vers la vérité scientifique de l'avancée des temps à travers d'arides ouvrages et recueils aux titres dépourvus de toute couleur, *Annalen des deutschen Reichs*, 1911 ; *Statistical Abstract of the United-States*, 1912 ; *Monopole, Kartelle und Trusts*, 1909 ; *L'Épargne en république tricolore*, Jean Lescure, 1911, compilait les données récapitulatives des statistiques bourgeoises indiscutables, traquait les aveux des savants bourgeois de tous les pays afin de dresser le tableau d'ensemble de l'économie capitaliste dans ses rapports internationaux, fustigeant au passage les coolies de la plume aux gages de ce capitalisme mondial, tous plus ou moins socialistes, réformistes, pacifistes, démocrates, bourgeois, curés, rédigeant-là, sous la lampe, sur les monceaux de cadavres de la guerre, ayant posé sa casquette de chauffeur sur la table, sa main gauche posée en coque sur son crâne dégarni, rédigeant cette brochure intitulée *Le stade suprême du capitalisme* tirée bien plus tard, quand la vérité scientifique eut triomphé, à des millions d'exemplaires, diffusés dans tous les idiomes de la planète par les

Éditions en langues étrangères, la brochure qui faisait éclater les relations entre la création des monopoles, les banques, les compagnies de chemin de fer et de navigation telle cette Hapag (Hamburg – Amerika), l'exportation des capitaux et l'achèvement du partage territorial du globe par les grandes puissances capitalistes, le petit homme légèrement prognathe et chef de la révolution Vladimir Illitch Oulianov émaillant sa brochure de pourcentages et se posant la question :

— Comment se répartissent ces capitaux placés à l'étranger entre ces différents pays ? Où vont-ils ?

à la bibliothèque de Zurich, ce printemps-là, Lénine réfléchissait à tout cela. Au partage du monde entre les grandes puissances. Et il recopiait patiemment :

POURCENTAGE DES TERRITOIRES APPARTENANT
AUX PUISSANCES EUROPÉENNES ET AUX ÉTATS-UNIS

	Avant	Après	Différence
Afrique	10,8	90,4	+ 79,6
Polynésie	56,8	98,9	+ 42,1
Asie	51,5	56,6	+ 5,1
Australie	100	100	-
Amérique	27,5	27,2	- 0,3

Mais tout cela avait peut-être commencé un peu avant ces orages d'acier, du côté des jeux africains, car il se tenait là, le fétiche, tapi au cœur de l'aventure, à l'image de l'un de ces récits revenus du continent noir dans les malles des missionnaires, soigneusement consignés dans leurs cahiers, ou bien griffonnés sur les carnets des ethnographes, l'un de ces récits juxtaposés en mosaïque que le poète Tristan Tzara relevait à la bibliothèque cantonale de Zurich ce printemps-là, en quête d'un chant

authentique, spontané et libre, compilés dans les revues savantes d'anthropologie, voici la légende du fétiche nègre telle qu'elle se racontait dans les parages du musée d'art moderne, un épisode venu se greffer sur le texte qui court sous les tableaux et dont l'historien avait observé toutes les variantes, dans le tremblé de l'incertitude :

Sur fond de scandale dans les deux pays du travail forcé de part et d'autre du fleuve, les Congos, l'un tricolore et l'autre belge, dans l'ombre de l'alors récent congrès anti-esclavagiste qui s'était tenu à Bruxelles sous l'égide plus ou moins occulte du roi Léopold, les besoins de la collecte du caoutchouc nécessitant de retenir les femmes et les enfants en otages, de couper la main droite des récalcitrants et d'en tuer quelques autres pour l'exemple, parfois même, de préférence le 14 juillet, d'un collier de bâtons de dynamite autour du cou, c'est sur fond d'horreur au cœur des ténèbres que l'idole se révéla dans le scintillement irisé des bouteilles posées sur une étagère, dans un bistrot d'Argenteuil, les deux statuettes en bois rouge du Dahomey surgissant entre les étiquettes colorées et les miroitements d'une bouteille de Cinzano et d'une bouteille de Byrrh au regard du peintre Maurice de Vlaminck qui les emporta contre une tournée générale, alors qu'au même moment, mais était-ce au printemps ou à l'automne, sur le quai du Havre, ou bien était-ce le quai de Honfleur, Georges Braque s'arrêtait, baissa les yeux, se saisissait d'un masque du Gabon et l'acheta, tandis qu'un peu plus loin, dans un autre port, à Bordeaux, au marché aux puces de Mériadeck, André Lothe tombait nez à nez avec un masque de la Côte d'Ivoire qu'il acquit, alors que dans la ville-capitale, Henri Matisse venant en visite chez la poétesse Gertrude Stein, rue de Fleurus dans le sixième arrondissement, s'arrêtait rue de Rennes, *Au Vieux Rouet, curiosités*, emportant un objet dit nègre qu'il montra aussitôt à ses amis, Pablo Picasso, Max Jacob et Gertrude Stein faisant cercle autour du peintre des odalisques, leurs visages penchés vers l'objet messenger tenu dans ses doigts ronds, une statuette émergée du papier journal froissé que les savants rédacteurs de la légende supposaient venue du Congo. Était-

ce cette année-là, ou bien la suivante, qu'avait eu lieu le don du masque blanc, la circulation du masque fang que Maurice de Vlaminck avait obtenu d'un ami de son père et qu'il vendit plus tard à un ami à lui, le peintre André Derain, le masque désormais visible au musée national d'art moderne. Ici également que se jouait la scène montrant Pablo Picasso au milieu des objets africains du musée d'ethnographie du Trocadéro, accablé, suffoqué par l'odeur, en proie à la colère, l'envie de fuir et puis non, une force le retenant, une sorte de *mana*, la scène d'initiation parmi les masques et les fétiches, le jour où *Les Demoiselles d'Avignon* étaient arrivées, l'exposition dans la boîte des corps à vendre dont deux, à droite, avaient le visage tordu, grimaçant, les yeux dissymétriques et le nez dessiné de hachures colorées en synthèse du regard de l'artiste sur les flots d'objets africains débarqués dans les ports, traînant alors depuis quelques décennies déjà dans les arrière-boutiques des antiquaires, l'image d'exorcisme par laquelle l'artiste d'avant-garde avait incorporé en lui le sorcier, par laquelle il était sorti de lui-même pour se voir par les yeux du masque et devenir cet autre que les visiteurs du musée d'art moderne de New York venaient désormais contempler en eux-mêmes :

— L'art nègre ? Connais pas !

Et voici les masques, la Nimba de Guinée, les statuettes du rituel Malanggan ou de reliquaires fang enduites d'huile de palme, les cariatides de sièges, les jumeaux *ibeji* et les *tiki* maoris métamorphosés en œuvres d'art et propulsés de leurs abris rituels et des cérémonies de danse sur le réseau mondial des choses à acheter et à vendre, les collections d'artistes grossissant, le poète Guillaume Apollinaire retournant dormir chez lui, à pied, du côté d'Auteuil, parmi ses fétiches d'Océanie et de Guinée, tous ces Christs inférieurs issus d'autres croyances et des obscures espérances maintenant achetés, vendus, échangés et de nouveau achetés et vendus, tous ces objets d'abord rapportés par les missionnaires, les soldats, les administrateurs, la scène rejouée du père de famille rentrant

un soir de mission en pays sauvage, quelque part du côté de la Tasmanie, de l'un des deux Congo, du Dahomey ou de Madagascar, s'approchant de la table familiale vêtu de son uniforme d'un blanc immaculé, ses épaulettes dorées brillant dans la lumière du soir, extrayant du sac jeté à terre quelques souvenirs, d'étranges statuettes de bois peint aux têtes bulbeuses, aux yeux démesurés, des petits personnages ronds en tuf rouge, curiosités propres à amuser un temps et bientôt reléguées, remisées au grenier puis vendues lors d'un déménagement ou d'une succession et recyclées par le commerce des vieilles choses. C'était alors le personnage de l'amateurl qui faisait son entrée, d'abord sous l'apparence d'un jeune commis d'une firme de pneumatiques, Paul Guillaume, demandant aux fournisseurs en caoutchouc de son entreprise de l'approvisionner aussi en objets africains dits d'art puisqu'en même temps qu'ils s'invitaient au procès de la marchandisation de tous les biens de la planète sous la loi de l'offre et de la demande, les masques, les statuettes et souvent même les ustensiles de chasse voire de cuisine étaient aussi promus au rang de l'art avec son grand a, bouclant ainsi le cercle qui mène du caractère fétiche de la marchandise au caractère marchand du fétiche :

fétiche / fé – ti – ch' / s.m. 1. Objet naturel, animal divinisé, bois, pierre, idole grossière qu'adorent les nègres des côtes occidentales de l'Afrique et même de l'intérieur des terres jusqu'en Nubie. Lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère, Volt. Cand. 19.

les masques et les statuettes passant de main en main, des mains du chef des jeunes gens rebelles André Breton à celles du marchand d'art Charles Ratton qui, moyennant un paquet de billets bleu pâle gravés d'une personification de la moisson, acheta les objets de la dynastie royale d'Abomey rapportés par le général Dodds, vainqueur du roi Béhanzin et

de sa légendaire armée d'amazones, pour les prêter à la gigantesque exposition organisée par le vieux maréchal bâtisseur de villes, Lyautey, en lisière du bois de Vincennes, dans un palais flambant neuf qui déployait sur sa façade une dentelle de pierre à la gloire des quatre continents faisant hommage de leurs richesses, colossale exposition de propagande à laquelle le poète Tristan Tzara prêta aussi quelques pièces de sa collection, le marchand Charles Ratton organisant quant à lui la vente des collections du chef des jeunes gens rebelles et de son ami, Paul Eluard, cette année-là précisément où ils firent circuler le tract *Ne visitez pas l'exposition !* qui invitait à une contre-manifestation où se télescopaient à l'enseigne de la vérité marxiste-léniniste les objets africains, océaniens et américains avec des images saint-sulpiciennes, des photographies des guerres de conquête opposées à des photographies des peuples asiatiques heureux de se voir libérés par l'ogre soviétique, ainsi que de vieilles caricatures signées Frantisek Kupka, Kees Van Dongen ou Juan Gris contre les crimes commis autrefois dans ce pays de récolte du caoutchouc, le Congo, le chef des jeunes gens rebelles et son ami également poète recyclant les 312 objets africains et océaniens portés au catalogue de la vente, tel sous le numéro 99 le grand masque-coiffure de Nouvelle-Bretagne, en forme de haut-cône, fait de vannerie recouverte de moelle de sureau rouge et de roseau polychrome sur fond rose vif, devant lequel, en visite à l'atelier du poète André Breton, Nadja s'était exclamée :

— Tiens, Chimène !

Puis sillonnant plus tard, bien plus tard, tandis que sur les franges de la vieille Europe, quelque part entre Alger et la Corse, un colonel nommé Raoul Salan s'apprêtait à débarquer à du côté de Toulon, à la tête de son 6^e régiment de tirailleurs dits sénégalais, il avait préféré, le poète-rebelle, fuir par-delà l'océan pour accoster en découvreur la côte pacifique du Nord-Ouest et suivre la voie des masques dans la complicité du peintre Roberto Matta, de l'historien de l'art Georges Duthuit, de l'ethnologue

Claude Lévi-Strauss et du critique d'art Robert Lebel, explorant chaque jour de 10 h à 17 h la caverne aux masques de la vaste salle du rez-de-chaussée de l'American Museum of Natural History de New York, la grotte magique aux trésors perdus, toute en clair-obscur, où les rêves de l'enfance s'étaient donnés rendez-vous, où les troncs d'arbre sculptés et peints chantaient et parlaient, où le castor, le phoque, la grenouille ou le martin-pêcheur invitaient avec une gentillesse surhumaine tout un chacun à visiter leurs palais de branchages, à parler leurs langages, à se laisser guider vers leurs royaumes, le masque du corbeau cannibale s'ouvrant en deux volets au cours de danses rituelles d'échanges sans commune mesure avec le commerce de la marchandise, laissant apparaître un visage qui racontait les récits d'ancêtres venus peupler la terre sous la forme d'animaux tels l'aigle, la baleine et l'ours, et chanter à l'aide de la double syllabe *ham ham* l'esprit cannibale :

*Ham ham hamaya, celui qui va qui vient d'un bout à l'autre du
monde, ham ham*

*Ham ham hamaya, le Grand Cannibale de là-haut tout en haut du
nord, ham ham*

*Ham ham hamaya, celui qui transporte toujours plein de cadavres à
manger, ham ham*

Tout cela, se disait l'historien, les 212 objets du mur de l'atelier d'André Breton, les panoplies d'arcs, de flèches et de boomerangs aux murs des musées, les têtes surmodelées, les tambours hopis, les masques de Nouvelle-Guinée, les statuettes de Teotihuacán, l'affiche du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, les hommes-oiseaux de l'île de Pâques, la femme tatouée, la négresse exhibée, l'extermination des Hereros, le *Livre nègre* d'Arthur Rimbaud, le recyclage des mythes, chansons et légendes des peuples sans frontières par les poètes d'avant-garde, les masques sacrés et les danses rituelles, le stade suprême du capitalisme, l'invention de l'art

nègre, *Les Demoiselles d'Avignon*, le potlatch, le totem et le tabou, la tsantsa, tout cela, le fétiche, le tatouage, la danse, sans compter le frisson du cannibalisme et les ventes d'art tribal, formaient une tresse où se nouait l'intrigue, la tentation de rentrer au paradis par la porte de derrière, la poursuite d'un objet insaisissable que racontait ce récit tout d'une haleine, à la première personne, une voix qui parlait à l'oreille de tout un chacun sur le mode intime, qui résonna plusieurs siècles durant, originellement de langue anglaise, traduit au fil des siècles dans toutes les langues de la planète ou peu s'en fallait, la vie et les tribulations étranges et surprenantes de ce marin natif d'York, naufragé qui vécut vingt-huit ans tout seul sur une île déserte de la côte de l'Amérique près de l'embouchure du fleuve Orénoque où Christophe Colomb voyait l'un des accès au paradis terrestre, le livre paru à l'enseigne du Navire dans Pasternoster Row, près de Saint-Paul, à Londres, qui racontait la nouvelle naissance de l'homme avec son grand h et rejouait à l'échelle de la planète le drame de la terre vierge à féconder par le travail, cet homme né libre et sociable, soumis aux lois de l'État et posant sa signature au bas de contrats, jouissant de la propriété de ses biens et des fruits de son labeur, sans cesse poussé par l'insaisissable objet, cet homme-là, parti d'abord trafiquer sur la côte de Guinée, verroterie et autres babioles, perles de verre, miroirs, couteaux, ciseaux, haches contre poudre d'or, graines, défenses d'éléphants, devenu marin par la pratique de rudiments de navigation et l'application de quelques principes mathématiques, devenu marchand par la constitution d'un capital initial, plus tard planteur, canne et tabac, reparti tenter la fortune par la vente d'une cargaison d'esclaves, toujours dans la crainte de se faire dévorer par les bêtes féroces ou les sauvages, la terre se réduisant pour lui à quelques comptoirs séparés par deux ou trois océans bordés de rivages peuplés de bêtes fauves et de cannibales, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage noyé, lui-même à demi-mort, jeté sur cette île infortunée, nu ou presque sur la plage de sable blanc baignée d'une mer chaude, bordée

d'arbres touffus, ayant fait résonner sur cette plage le premier coup de fusil jamais entendu depuis la création du monde, faisant s'envoler des nuées de perroquets multicolores, l'un d'entre eux s'écrasant sur l'éten due immaculée de la plage, l'oiseau ayant disparu, ne laissant que trois gouttes de sang, trois magnifiques taches rouges posées sur le blanc lumineux du sable que l'homme ne s'attarda certainement pas à contempler, tout préoccupé qu'il était de questions pratiques, manger ou être mangé et reconstruire de zéro ce qui ne s'appelait pas encore la civilisation, le récit se développant alors d'une illustration l'autre, rehaussées de couleurs, telles que les déroulaient l'une de ces éditions pour la jeunesse, cartonnées de rouge, à lettres d'or savamment entrelacées, que lisait sur le siège des toilettes l'historien enfant, en vacances chez ses grands-parents, dans l'ombre au cœur de la grande maison tandis que l'été rayonnait tout autour, la succession des images sous lesquelles courraient les légendes simplement extraites du texte :

Dès ma première exploration je découvris qu'il y avait des chèvres

J'entrepris alors de me fabriquer une chaise et une table

Il y avait mille chances à courir contre une qu'ils me tueraient et me mangeraient

faisant surgir l'image de l'homme dans sa formidable apparence, son bonnet en peau de chèvre, barbu, moustachu, vêtu de sa casaque également en peau de chèvre, de ses hauts-de-chausses faits de la peau d'un vieux bouc poilu, armé de son parasol et bardé d'épées et de mousquets, l'homme se mettant aussitôt à compter le temps, à tenir le compte exact de la succession des jours et des nuits, sauf durant une courte période d'intense fièvre qui constituait la seule manifestation physiologique rapportée de l'expérience, ni blessure ni maladie n'étant mentionnées, rien non plus sur la toilette et l'hygiène et surtout aucune pratique sexuelle bien que la proximité des chèvres ait suscité quelques conjectures,

l'homme se faisant alors cultivateur, éleveur, boulanger, potier, tailleur, apprivoisant un perroquet capable de lui faire un écho de conversation et se posant, au fond de sa solitude, des questions comme :

— Qu'est-ce que la terre et la mer ? d'où cela a-t-il été produit ? que suis-je moi-même ? que sont toutes les créatures, sauvages ou policées, humaines ou brutes ? d'où sortons-nous ?

et trouvant toutes les réponses dans les trois bibles ainsi que les deux ou trois livres de prières catholiques qu'il avait sauvés du navire naufragé, revenant aux saintes écritures trois fois par jour, émaillant son récit de citations religieuses, remerciant Dieu sous les vocables répétés de miséricorde et de providence et craignant toujours d'être dévoré par les cannibales, jusqu'à l'incroyable rencontre : sur le sable blanc de la plage, le dessin bien découpé de l'empreinte d'un pied humain ! Rejouant alors sur le mode mineur la scène du meeting de Guanahani et de ses suites, découvrant le camp des mangeurs d'hommes jonché de crânes, de mains, de pieds et autres ossements, les traces de leurs affreux festins, le sang répandu, les tronçons de chair, des morceaux à moitié mangés, déchirés et rôtis, balançant alors sous sa voûte crânienne à lui le rêve d'extermination de toutes ces brutes avec la conscience de leur commune humanité, le sauvage venant placer en geste de soumission sa tête sous son pied, celui qu'il baptisa Vendredi en écho affaibli du baptême de l'île du bout du monde où gouvernaient encore les hommes-oiseaux, Pâques, l'homme poursuivant le procès de civilisation par son éducation, lui apprenant à l'appeler maître, à dire oui et non, jetant au fond de son âme les premiers éléments de connaissances religieuses, l'initiant aux mystères de la poudre et des balles, à la géographie de la vieille Europe, au commerce, à la marine, l'autre se montrant plutôt apathique, peu enclin à exprimer une volonté mais doux et affectueux, comme un enfant envers son père, et avec ça gai, content de tout, charmant de candeur naïve :

— Non, non, moi faire eux non manger vous, moi faire eux beaucoup aimer vous, vous faire grande quantité beaucoup bien, vous apprendre sauvages hommes être hommes bons, hommes sages, hommes apprivoisés, vous leur enseigner connaître Dieu, prier Dieu et vivre nouvelle vie.

Voilà où tout cela avait conduit se disait l'historien, la tentation de rentrer au jardin perdu, par-delà nature et culture, un grand verger où cueillir les fruits des arbres à beurre, des arbres à pain, ces pays de cocagne sous le régime du don inépuisable, d'une économie cosmique du partage comme disaient maintenant les savants dans l'oubli des poètes qui criaient encore au loin en gesticulant :

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 7), 2009.